DU CANCER;

N° 76.

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 25 avril 1831, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR C.-B.-JULES FREBAULT, de Nevers,

Département de la Nièvre.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. DUBOIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	.....
Chimie médicale	ORFILA, *Président.*
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	.....
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES, *Examinateur.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Suppléant.* / CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX. / FOUQUIER, *Examinateur.* / ..... / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	DUBOIS. / BOYER. / ROUX. / DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Dubois.
Bayle, *Suppléant.*	Gerdy.
Bérard.	Gibert, *Examinateur.*
Blandin.	Hatin.
Bouillaud.	Lisfranc.
Bouvier.	Martin Solon.
Briquet, *Examinateur.*	Piorry.
Brongniart.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau.
Devergie.	Velpeau.
Dubled.	

Par délibération du 9 décembre 1798; l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MÈRE.

C.-B.-J. FREBAULT.

A MA MÈRE.

DU CANCER.

Le cancer est une maladie dont l'essence nous est totalement inconnue, et quoique cette affection, qui avait été observée par les plus anciens médecins, comme *Hippocrate*, *Galien*, *Celse*, ait été décrite par eux d'une manière assez précise, nous ne pouvons encore en donner une juste définition qu'en exposant l'ensemble des phénomènes qui la constituent.

Le plus souvent le cancer est le résultat du squirrhe dégénéré, il se présente sous la forme d'une tumeur dure, indolente, élastique, sans changement de couleur à la peau. Cette tumeur augmente insensiblement de volume, est accompagnée de douleurs lancinantes, s'ulcère, et donne lieu à l'écoulement d'un liquide âcre et fétide; les bords de la solution de continuité deviennent calleux, se renversent, et offrent l'aspect caractéristique de la maladie.

Lorsque cette affection se montre à l'extérieur, on peut toujours apprécier tous ces phénomènes; mais il n'en est pas ainsi quand elle a son siége à l'intérieur, son existence est alors basée sur les signes les plus obscurs. On voit quelquefois des individus succomber et présenter à l'ouverture des cadavres une partie, l'estomac par exemple, atteint d'un cancer très-avancé, et l'on n'avait observé pendant la vie aucun signe qui pût traduire d'une manière précise l'affection cancéreuse. Il en est de même pour les autres parties du tube digestif. Dans bien des cas l'on est fort embarrassé pour constater la nature

de la maladie dans ces viscères. J'ai entendu rapporter, par M. le professeur *Marjolin*, une observation qui peut bien trouver sa place ici.

Une dame âgée de quarante à quarante-cinq ans, ayant l'apparence d'une bonne santé, fut prise tout à coup, et sans symptômes précurseurs, de violentes douleurs dans l'abdomen; la gravité des accidens réclama aussitôt l'assistance de plusieurs médecins, au nombre desquels se trouvait le professeur que je viens de citer. En palpant l'abdomen, on crut reconnaître une accumulation de matières dans le canal intestinal, et à cet effet on prescrivit le mercure coulant: la malade mourut après vingt-quatre heures de souffrances terribles, et à l'ouverture du corps on trouva une tumeur carcinomateuse considérable développée dans l'intérieur du cœcum, près de sa partie inférieure. De tels cas sont heureusement très-rares, et le plus souvent le cancer se manifeste par des signes qui conduisent à un diagnostic certain.

Examinons maintenant quelles sont les parties qui peuvent être affectées de cancer; quelles en sont les causes, les symptômes, la marche, la durée, la terminaison et les caractères anatomiques.

Il n'est pas de parties du corps qui ne puissent devenir cancéreuses. Ainsi nous voyons un grand nombre d'organes totalement différens, comme la peau, les glandes sécrétoires, les glandes lymphatiques, le tissu cellulaire, les membranes muqueuses, les membranes séreuses, le parenchyme de tous les viscères, et toutes les parties qui les entourent passer à l'état cancéreux; les os eux-mêmes sont susceptibles d'éprouver de la part de cette maladie des modifications remarquables. Cependant il est des organes qu'elle semble rechercher avec une singulière prédilection; ainsi on la voit plus particulièrement se développer dans certaines parties, telles que le sein, l'utérus, le testicule, la portion cardiaque ou pylorique de l'estomac, le rectum, les lèvres, l'œil, la langue.

Causes.

C'est ici certainement un des points très-importans de cette maladie, et qui a donné lieu à une foule d'opinions plus ou moins erronées. Les anciens plaçaient la cause du cancer dans l'atrabile ou levain corrupteur des humeurs (*Hippocrate, Galien*) ; c'était une humeur rongeante, selon *Ambroise Paré.*

On trouve dans les Annales de littérature médicale étrangère (t. 4 et 6) le développement d'une opinion émise sur cette affection, par un médecin qui a joui d'une certaine célébrité en Angleterre il y a déjà quelques années.

Ce médecin (*Adams*) s'est occupé du cancer d'une manière toute spéciale, et le résultat de ses recherches a été d'en considérer comme cause productrice une hydatide particulière, qu'il a appelée *hydatide cancéreuse.* Cette hydatide est, selon lui, un ver globuleux composé d'un kyste renfermant un fluide d'une consistance variable; elle jouit de la propriété de faire naître les fongosités que l'on observe dans les masses squirrheuses ou cancéreuses; fongosités qui, dit-il, ne sont destinées en premier lieu qu'à protéger le ver contre l'influence fâcheuse qu'il pourrait éprouver de la part de la suppuration. Il regarde une masse cancéreuse comme composée d'hydatides disposées couche par couche les unes sur les autres; lorsque cette masse vient à se ramollir, c'est par les fongosités qui sont placées sur la première couche d'hydatides que la suppuration commence.

Il suffit de jeter un coup-d'œil sur une tumeur cancéreuse pour voir combien cette opinion est peu en rapport avec l'observation. La dissection a-t-elle jamais fait reconnaître, dans une tumeur de ce genre, quelque chose qui ressemblât à une hydatide? Certainement non.

Le cancer est-il dû à une humeur particulière, à laquelle on a donné le nom de *vice cancéreux?* Des hommes du plus grand mérite, et dont

les opinions sont d'un grand poids dans la science, regardent cette maladie comme étant toujours le résultat d'un virus particulier Leur opinion est basée sur la tendance qu'elle a à se reproduire et à se communiquer par la voie de l'hérédité. Ces deux faits sont incontestables : tous les jours on voit des individus qui ont subi des opérations tendant à les débarrasser d'une tumeur cancéreuse en être affectés de nouveau au bout d'un laps de temps quelquefois fort court. Il en est de même pour l'hérédité; il est prouvé que les enfans nés de parens affectés de cette fâcheuse maladie ont le triste privilége d'être plus exposés que les autres au cancer de l'estomac, des mamelles, de l'utérus, etc.

Le cancer peut-il être considéré comme une sorte d'inflammation? Beaucoup de médecins distingués ont, dans ces derniers temps, résolu cette question par l'affirmative, et ont fondé leur opinion sur beaucoup de faits qu'ils ont observés : selon eux, le squirrhe doit toujours être regardé comme dépendant d'une inflammation primitive. Dans leur opinion, voilà ce qui se passe dans une tumeur squirrheuse : une irritation locale a lieu, le sang arrive alors en plus grande abondance dans les vaisseaux, distend le système capillaire, gêne la circulation par un appel plus considérable de fluides. Par suite de cette congestion, les vaisseaux lymphatiques se trouvent comprimés, et laissent déposer une matière coagulable dans les mailles du tissu enflammé; cette matière n'est autre chose que la lymphe, plus ou moins modifiée dans sa consistance. Si cette congestion vient à cesser, les vaisseaux absorbans reprennent leur activité; il se fait une résorption des parties coagulées, et l'engorgement local se dissipe. Si, au contraire, elle augmente, alors il en résulte un excès de nutrition, et par suite de cela une exhalation plus considérable de fluides concressibles. L'on conçoit donc que dans ce cas, en faisant cesser l'état fluxionnaire qui existe par une méthode appropriée, on peut s'opposer à cette affluence de liquides, et faciliter l'action absorbante des vaisseaux.

Quoi qu'il en soit, il résulte pour nous de ces diverses opinions, qu'on ne peut admettre l'inflammation comme seule cause de la production du cancer; elle peut y jouer un grand rôle, elle peut en être une cause occasionelle, mais il ne nous paraît pas assez démontré qu'elle puisse à elle seule déterminer la maladie. Il n'est pas rare, en effet, de rencontrer des personnes chez lesquelles des engorgemens plus ou moins considérables surviennent au sein ou à d'autres organes à la suite de contusions violentes de ces parties, et qui se dissipent d'eux-mêmes et par les seuls efforts de la nature; mais aussi il est assez commun de voir des squirrhes être le résultat de ces mêmes accidens. Il faut donc admettre que les individus ont en eux quelque chose qui les dispose plus particulièrement à contracter cette terrible affection. Le traitement qui doit principalement nous éclairer sur la nature intime des maladies, vient encore à l'appui de cette opinion. En effet, si l'on voit quelques squirrhes céder à la méthode antiphlogistique, combien n'en existe-t-il pas qui lui résistent de la manière la plus opiniâtre?

Les causes les plus appréciables du cancer sont : l'âge de quarante à cinquante ans; il est rare qu'il se manifeste avant cette époque; le tempérament lymphatique, la suppression d'une hémorrhagie habituelle ou de tout autre écoulement, les chagrins violens, la cessation des règles chez la femme. On rencontre très-souvent des femmes qui portent un squirrhe, soit aux mamelles, soit à tout autre organe depuis l'âge de vingt-cinq ou trente ans, sans en avoir été notablement incommodées, et chez lesquelles la maladie dégénère à l'époque où la menstruation vient à cesser. Toutes les fois qu'à l'âge de trente-cinq ans les règles éprouvent de l'irrégularité, cette circonstance exige la plus scrupuleuse attention de la part du médecin; souvent une saignée, soit générale, soit locale, quelques légers révulsifs dirigés convenablement peuvent empêcher l'apparition du cancer.

Dans le plus grand nombre des cas, le cancer survient sous l'influence de coups, de contusions, de froissemens répétés sur certains organes;

une inflammation soit aiguë, soit chronique d'une partie disposée à en être affectée suffit pour lui donner naissance. Le célibat a été regardé par quelques praticiens comme étant une cause puissante capable de donner lieu au développement du cancer de la matrice; d'autres, au contraire, ont considéré les plaisirs de Vénus comme plus susceptibles de produire cette affection. L'observation ne confirme pas pleinement ces deux assertions; quant à la dernière, rien n'est moins démontré que les femmes qui se livrent aux excès vénériens soient plus fréquemment atteintes que les autres de cancer. Cependant les frottemens plus ou moins considérables que doit éprouver le col de l'utérus dans l'acte de la copulation, surtout chez les femmes où cet organe fait une saillie assez grande dans le vagin, peuvent bien être une cause irritante susceptible de donner lieu au développement du squirrhe de cette partie.

Un ulcère ancien, soit syphilitique, soit dartreux; une affection arthritique, certaines taches de la peau, désignées sous le nom de *nævus* ou *nævi materni*, les engorgemens chroniques des glandes lymphatiques peuvent éprouver la dégénérescence cancéreuse. Il est des individus qui sont disposés à contracter des cancers de telle partie plutôt que de telle autre. Chez quelques malades, on verra la peau être plus particulièrement soumise à l'influence de la cause morbifique; chez d'autres, ce seront les glandes, chez d'autres les muqueuses, etc., etc. Enfin, le sexe peut apporter de grandes modifications dans le développement de l'affection qui nous occupe : ainsi il paraîtrait que les femmes y sont infiniment plus sujettes que les hommes.

Telles sont les causes qui sont plus ou moins appréciables, et sous l'influence desquelles le cancer prend naissance; il en existe certainement beaucoup d'autres qui nous échappent totalement. On pourrait peut-être parler des influences que peuvent exercer sur la constitution l'habitation de lieux malsains et humides, le changement brusque d'un climat chaud et sec à un climat froid et humide; l'usage d'une

mauvaise alimentation : il est bien certain que ces circonstances doivent apporter de grandes modifications dans la nutrition ; mais comme ces causes sont prédisposantes pour une infinité d'autres maladies, elles n'ont rien de spécial pour celle qui nous occupe ici.

Après avoir parlé avec quelques détails de tout ce qui peut concourir au développement du cancer, que devons-nous penser de la contagion de cette maladie? La considérerons-nous comme susceptible de se communiquer par cette voie d'un individu à un autre? Il nous suffira de citer les expériences qui ont été faites par différens praticiens : M. *Alibert* a essayé de s'inoculer la maladie et n'a pu y réussir. Ce médecin a introduit dans l'estomac de plusieurs chiens la matière ichoreuse qui découle des cancers en suppuration, et il n'est pas parvenu à leur communiquer cette affection. M. le professeur *Dupuytren* a injecté dans les veines de plusieurs animaux le pus sortant de tumeurs cancéreuses ulcérées, et il n'a pu développer les moindres signes de la contagion.

En voilà assez, ce me semble, pour faire rejeter ce moyen de transmission.

Symptômes.

Le diagnostic du cancer est assez facile à établir lorsqu'il se manifeste à l'extérieur.

Nous avons dit qu'il était le plus souvent le résultat du squirrhe dégénéré ; il faut donc lui considérer deux périodes : la première, que l'on peut appeler d'*induration* ou de *squirrhe ;* la deuxième, de *ramollissement* ou de *dégénérescence.*

Première période. Elle se manifeste par une tumeur d'un volume variable, quel que soit le lieu où elle existe, d'une forme tantôt ronde, tantôt ovoïde, dure, rénitente, sans douleur à la pression, sans changement de couleur à la peau ; quelquefois cependant la douleur se fait sentir d'une manière un peu obtuse, lorsqu'on la

comprime assez fortement. Le squirrhe peut rester ainsi indolent, et ne pas augmenter sensiblement de volume pendant un temps fort long, surtout s'il a son siége dans des organes d'une moindre importance à la vie; il ne détermine alors d'autres inconvéniens que la gêne qu'il exerce par son propre poids sur les parties où il est situé. Mais aussi il peut cesser d'être stationnaire, surtout s'il existe chez la femme à l'époque où finit la menstruation, et passer promptement à l'état de cancer.

Si la maladie affectait toujours cette marche, si elle se présentait toujours ainsi à l'extérieur, il serait facile dans tous les cas d'en établir le diagnostic; mais il n'en est pas ainsi très-souvent, lorsque c'est dans les viscères que cette affection existe; il arrive, comme nous l'avons déjà dit, qu'on ne la reconnaît véritablement qu'à l'ouverture des cadavres; et en supposant même qu'on pût être certain de son existence, les moyens qui sont en notre pouvoir étant insuffisans pour la guérir on n'en serait pas beaucoup plus avancé.

La maladie, à cette période, présente pour caractères anatomiques, une masse dure, résistante sous le scalpel qui la divise, offrant deux parties très-distinctes, l'une fibreuse et évidemment organisée, l'autre est une matière inorganique. La première affecte la forme de lames qui s'entrecroisent dans différens sens, laissant des intervalles dans lesquels on aperçoit une substance transparente, demi-liquide et diversement colorée. Toutes ces lames sont réunies entre elles par du tissu cellulaire dense et sérré, et formant ainsi une masse à travers laquelle on peut encore reconnaître le tissu propre de l'organe. Son aspect est assez semblable à la couenne de lard, dont elle a assez souvent la consistance; d'autres fois, au contraire, elle est plus dure, et lorsqu'on la divise, sa fermeté se rapproche plutôt de celle du cartilage. Tels sont les caractères du squirrhe ou première période du cancer.

Deuxième période. Dans ce second degré, la masse squirrheuse qui

était toujours restée stationnaire, mobile, lisse, indolente, sans changement de couleur à la peau, après un temps indéterminé, affecte d'autres caractères ; elle augmente de volume, sa surface devient inégale, anfractueuse, bosselée ; bientôt cet état est accompagné de douleurs lancinantes dans la tumeur, revenant à des intervalles plus ou moins éloignés, et se faisant sentir plus particulièrement le soir ou la nuit. La tumeur devient adhérente aux parties sous-jacentes, les douleurs acquièrent de l'intensité, se rapprochent de plus en plus et finissent même par troubler le sommeil des malades. Les glandes qui se trouvent situées sur le trajet des vaisseaux lymphatiques en rapport avec la tumeur s'engorgent, et des abcès s'y développent quelquefois.

Parvenue à ce degré, la maladie a reçu le nom de *cancer occulte ;* il peut se faire alors qu'elle prenne une marche des plus rapide, et il n'est pas rare de voir survenir aussitôt des symptômes de réaction variables dans leur intensité : ainsi l'appétit se perd, il y a du trouble dans les digestions ; une teinte jaune-paille de la peau se manifeste surtout le corps ; la tumeur devient le siége d'un travail inflammatoire plus ou moins prononcé, elle rougit, de la fluctuation s'y remarque, et une petite ulcération se forme à son centre. Dans cet état, que l'on désigne sous le nom de *cancer ulcéré*, on voit découler de la partie ulcérée un liquide ichoreux, d'une fétidité insupportable, qui excorie et détruit les parties qui lui sont contiguës ; ses bords se renversent et donnent lieu à une plaie d'une étendue plus ou moins considérable ; l'aspect de cette plaie offre des différences remarquables, quelquefois ses bords sont taillés à pic, d'autres fois ils présentent un bourrelet dur et comme lardacé, d'une forme irrégulière. La surface se couvre d'excroissances fongueuses, mollasses, soit rougeâtres, soit grisâtres, soit brunes ; on voit survenir des hémorrhagies plus ou moins abondantes, provenant de ce que la maladie continue à faire des progrès, et qu'elle attaque des vaisseaux soit artériels, soit veineux. Ces hémorrhagies plongent les malades dans un affaiblissement

considérable. Les douleurs vont en augmentant et deviennent intolérables, des sympathies se développent du côté du système circulatoire, le pouls acquiert de la fréquence, la peau devient sèche et chaude, le malade maigrit, et tous les symptômes, augmentant graduellement en intensité, le conduisent au tombeau.

Lorsqu'il est arrivé à ce point, le cancer est une affection générale. La tumeur n'offre plus la moindre trace d'organisation, elle est ramollie, ce n'est plus qu'une masse dans laquelle on rencontre différentes matières, comme : la matière encéphaloïde, ainsi désignée à cause de sa consistance et de sa similitude avec la substance médullaire du cerveau, la mélanose, des portions fibreuses fibro-cartilagineuses. Toutes ces parties forment un tissu d'apparence lardacé, au milieu duquel il n'est plus possible de reconnaître l'organe qui était primitivement affecté. Dans le plus grand nombre des cas, le cancer suit cette marche et cette terminaison, cependant on voit survenir des variétés remarquables dans ses résultats. On rencontre des individus chez lesquels le mal, après être arrivé à l'état d'ulcération, reste stationnaire, et finit avec la vie sans en avoir abrégé la durée. Cette terminaison, qui n'en est pas une à proprement parler, s'observe quelquefois; il en est d'autres chez lesquels la gangrène s'empare de la tumeur, et sépare la masse cancéreuse des parties saines; il en résulte une plaie simple qui guérit en peu de temps.

On rapporte encore plusieurs observations de cancers ulcérés qui ont guéri d'eux-mêmes, une cicatrice s'étant formée sans les secours de l'art et par les seuls efforts de la nature; il en est d'autres qui ont guéri par voie de résolution. Ces différentes terminaisons ne doivent être considérées que comme des phénomènes extraordinaires, sur lesquels il est impossible de compter lorsqu'on est appelé à traiter cette maladie; ce sont des chances de guérison qu'il n'est pas permis de courir sans s'exposer à compromettre les dernières ressources qui restent pour sauver l'existence des malades.

Nous ne pouvons pas terminer l'histoire du cancer d'une manière

générale sans dire un mot des ulcères cancéreux, qui ne sont, à vrai dire, qu'une variété de la maladie se développant sous une forme différente. Les ulcères cancéreux désignés sous le nom de *noli me tangere* ont été distingués en *ulcères cancéreux primitifs* et *ulcères cancéreux consécutifs.* Les ulcères cancéreux primitifs sont ceux qui se manifestent, dès leur début, avec les symptômes propres à l'affection cancéreuse. On appelle *consécutifs* ceux qui, appartenant primitivement à un tout autre ordre de maladies, ont tout à coup éprouvé la dégénérescence cancéreuse et ont présenté les formes qui la caractérisent. Il ne sera question ici que des premiers, car nous avons parlé des seconds en indiquant les circonstances dans lesquelles ils peuvent survenir.

Le siége des ulcères cancéreux primitifs peut résider sur toutes les parties du corps; mais c'est le plus ordinairement au visage, aux lèvres, au pourtour de l'anus et aux parties génitales qu'on les observe : ils sont dus, la plupart du temps, à la négligence des individus qui en sont atteints. Ces ulcères présentent quelques différences dans la manière dont ils se développent : tantôt c'est un tubercule plus ou moins douloureux qui s'ulcère et fait des progrès des plus rapides; d'autres fois c'est une simple érosion accompagnée d'une démangeaison assez vive, à laquelle succèdent des douleurs lancinantes; dans d'autres circonstances, c'est une petite tumeur sanguine qui s'ouvre, et donne lieu à un ulcère qui s'élargit considérablement et prend subitement tous les caractères du cancer.

Quelle que soit la manière dont a débuté cet ulcère, il est ordinairement superficiel; sa surface est rouge, luisante; ses bords, irréguliers, se renversent soit en dehors soit en dedans, et laissent écouler un liquide sanieux d'une grande fétidité, etc. ; en un mot, ce sont tous les symptômes du cancer (ci-dessus mentionnés), dont il suit absolument la marche et la terminaison. Ces ulcères, bien que superficiels pour le plus grand nombre des cas, et paraissant s'étendre plutôt en largeur qu'en profondeur, affectent quelquefois une marche opposée ; on les a vus

ronger d'une manière effrayante la peau, les glandes, le tissu cellulaire, les aponévroses, les muscles, etc., arriver jusqu'aux os et les détruire. Lorsque de pareils accidens surviennent, les ravages sont des plus considérables, et la mort des malades en est le résultat inévitable. Fort heureusement que l'on voit très-souvent ces ulcères arrêter leurs progrès, rester ainsi stationnaires, et n'apporter aucune influence fâcheuse dans l'exercice des fonctions.

TRAITEMENT.

On peut diviser le traitement du cancer en *traitement local* et *traitement général*. Le traitement général ne peut guère être considéré que comme palliatif; car, comme nous le verrons plus bas, tous les remèdes employés pour combattre la maladie qui nous occupe sont loin d'avoir eu des succès complets.

Le traitement local peut réussir quelquefois, lorsque la maladie n'est encore qu'à l'état de squirrhe, et encore il est des praticiens qui pensent qu'il ne peut avoir aucune utilité, si la maladie a pour cause une disposition particulière.

Une foule de remèdes pris, soit parmi les minéraux, soit parmi les végétaux, soit même parmi les animaux, ont été préconisés tour à tour, et, au dire de ceux qui les ont trouvés, ont obtenu des succès plus ou moins tranchés. On a été conduit à trouver une certaine analogie entre le virus vénérien et le virus cancéreux, et, à cet effet, on a dû recourir à des traitemens empiriques. Le mercure a été conseillé alors comme pouvant combattre les symptômes de l'affec-

tion ; mais ce remède n'a pas eu les avantages que l'on en attendait ; car, loin de calmer la douleur et d'entraver la marche de la maladie, il n'a fait qu'en accélérer les progrès et jeter les malades dans un état plus déplorable que celui dans lequel ils étaient. Il a donc fallu renoncer à ce médicament pour avoir recours à d'autres moyens plus salutaires. Cependant, quelles qu'aient été les diverses méthodes de traitement mises en usage, on voit jusqu'à présent qu'il n'en est aucune qui ait réussi d'une manière absolue, et que les succès que l'on a pu obtenir se sont réduits à pallier les symptômes graves occasionés par la maladie.

Si l'on savait toujours apprécier au juste les divers degrés du mal, on pourrait peut-être, par une méthode raisonnée, arriver à un traitement curatif; on éviterait l'emploi de cette foule de remèdes, tant internes qu'externes, qui, loin de calmer les souffrances des malades, ne font que rendre leur état plus désespérant en laissant écouler un temps qu'il serait plus sage d'employer utilément. Mais il n'en est pas ainsi le plus souvent, et, si le mal n'est pas susceptible d'être attaqué par les moyens chirurgicaux, on voit succomber les individus qui en sont affectés. Nous allons cependant exposer les divers modes de traitement qui peuvent être mis en usage, et qui paraissent mériter le plus de confiance.

Lorsque le cancer est dans la première période, qu'il n'est qu'à l'état de squirrhe, s'il est surtout le résultat d'une inflammation, ce n'est encore qu'une maladie locale, et l'on pourra employer avec avantage les saignées locales. Ainsi on fera de fréquentes applications de sangsues autour de la tumeur, dont on secondera l'action par l'usage des révulsifs légers ; on appliquera des topiques émolliens et narcotiques, s'il y a de la douleur. Les excitans locaux, les fondans, les résolutifs peuvent avoir d'heureux résultats, si le malade ne souffre pas. On est parvenu souvent, à l'aide de ces moyens simples, à procurer la guérison de la maladie lorsqu'elle n'était pas encore arrivée à son degré de désorganisation ; on cite même quelques exemples de

guérison obtenue par cette méthode lorsque le squirrhe était déjà ulcéré. J'ai observé moi-même les avantages de ce traitement, il y a quatre ans. Un homme, âgé de soixante-dix ans, fut atteint d'un ulcère cancéreux à la langue; l'affection débuta par une petite tumeur située sur la partie latérale gauche de la base de l'organe. Cette tumeur s'excoria et donna naissance à un ulcère, qui dans l'espace d'un mois environ s'étendit à presque toute la largeur de la langue; des douleurs très-vives s'y faisaient sentir, la déglutition ne se faisait qu'avec la plus grande difficulté, et encore on ne pouvait donner au malade que des liquides pour alimentation. La position de la maladie, l'âge du malade furent des circonstances qui firent renoncer aux chances d'une opération, qui d'ailleurs n'était pas d'une exécution bien facile. On résolut d'avoir recours à l'emploi des émissions sanguines locales, et à cet effet on appliquait aux environs de la tumeur deux ou trois sangsues tous les huit ou quinze jours. A l'aide de ce traitement on parvint à enrayer les progrès de la maladie pendant onze mois, après quoi le malade succomba : bien que l'on n'ait pu obtenir une guérison, c'est déjà un grand point d'être parvenu à prolonger encore quelque temps une existence prête à s'éteindre. Dans tous les cas, cette méthode ne peut pas avoir de fâcheux résultats, et si son emploi ne réussissait pas, il serait toujours temps d'avoir recours à une autre médication.

Lorsqu'on a soumis les malades à l'action de cette méthode, et que la maladie continue à s'aggraver, on peut administrer, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, certains médicamens, comme la ciguë, la belladone, la jusquiame. M. le professeur *Alibert* conseille la morelle fraîche (*solanum nigrum*) dans le cas de cancer du col de l'utérus, il en fait un topique que l'on porte sur cet organe. A l'aide de ce moyen, il est parvenu à calmer les douleurs excessives qui troublaient le sommeil des malades. La ciguë est une plante qui a joui de la plus grande faveur, et dont on a certainement beaucoup exagéré les avantages dans l'affection qui nous occupe; *Stork* est l'auteur qui l'a

surtout préconisée, et qui dit en avoir obtenu de grands avantages; elle se donne en extrait ou en poudre, à des doses très-minimes en commençant, puis l'on va en augmentant de jour en jour jusqu'à ce qu'elle porte son influence sur les centres nerveux, en déterminant soit des vertiges, soit une sorte de tremblement, ou bien qu'elle exerce une action irritante sur l'estomac ou sur le canal intestinal. Si cette action était portée trop loin, on combattrait les accidens par l'usage des acides et des vomitifs. On peut aussi faire de cette plante des cataplasmes, et l'associer à la jusquiame, à la belladone, et les employer en topique à l'extérieur. Il n'est pas inutile de dire que ces médicamens ne doivent être mis en usage à l'intérieur que lorsque les fonctions digestives sont dans leur intégrité; car s'il en était autrement, il faudrait y renoncer, pour avoir recours à un traitement plus en rapport avec la constitution du sujet.

Dans ces derniers temps, l'on a reproduit un mode de traitement qui avait été préconisé en Angleterre il y a quelques années; je veux parler de la compression. Un praticien célèbre de nos jours, M. *Récamier*, dit avoir obtenu de grands succès à l'aide de cette méthode. Il a soumis beaucoup de malades atteints de cancer à la compression, et il a obtenu une guérison parfaite de cette maladie déjà dégénérée. Je dirai que j'ai vu mettre en œuvre cette pratique un certain nombre de fois, soit sur des tumeurs squirrheuses récentes, soit sur des squirrhes ulcérés, et je n'en ai pas encore vu résulter le moindre avantage. Je citerai entre autres observations que j'ai faites, il y a déjà quelques années, celle-ci : Une femme, âgée de trente à trente-trois ans, d'une bonne constitution, d'un tempérament sanguin-bilieux, portait au sein gauche, au-dessous de la glande mammaire, un peu à droite, une tumeur squirrheuse du volume d'un œuf de poule : cette tumeur, existant depuis quelques mois, était dure, peu élastique, sans changement de couleur à la peau, sans douleur à la pression, mais offrant à des intervalles plus ou moins éloignés des douleurs lancinantes. Il y avait déjà quelque temps que

la malade souffrait, lorsqu'elle se présenta à mon observation. Comme elle était d'une assez bonne constitution, et que toutes les fonctions étaient en bon état, on la soumit à la compression. On exerça ce moyen pendant dix mois ou un an, en ayant égard toutefois au régime, et l'on ne put parvenir à faire fondre la tumeur. J'ai perdu la malade de vue depuis long-temps; j'ignore si elle a subi quelque autre opération, car l'on avait renoncé à la compression. Je pourrais citer encore plusieurs faits dans lesquels le même mode de traitement a été mis en usage pour la même maladie parvenue à un degré beaucoup plus avancé, et sans le moindre succès. Enfin, il est des praticiens qui ont mis en usage la méthode dont nous parlons, et, au lieu d'avoir apporté du soulagement aux malades, ils ont, par cette thérapeutique, facilité les progrès de la maladie. Je ne veux cependant pas dire qu'il faille renoncer totalement à la compression. Il n'est pas possible en médecine de vouloir toujours parler d'une manière absolue; il suffit que l'efficacité d'un moyen ait été constatée par des observateurs éclairés et dignes de foi pour qu'il doive être mis en usage dans certaines circonstances, quitte à l'abandonner lorsque l'on n'en obtient pas les avantages que l'on croyait avoir.

Il est encore deux ordres de moyens à employer contre les affections cancéreuses et squirrheuses; ces moyens sont : les caustiques et l'opération. J'omets à dessein de parler d'une foule d'autres remèdes qui ont été proposés, et presque en même temps rejetés. Quels succès, en effet, peut-on espérer des lézards gris avalés encore palpitans? Un pareil moyen ne pourrait avoir tout au plus qu'une influence remarquable sur le moral de l'individu. Et quelle inffluence l'imagination peut-elle exercer sur une partie désorganisée? Un tel remède et une foule d'autres, qu'il est inutile de rappeler ici, doivent nécessairement disparaître des cadres de la thérapeutique.

Les caustiques ne peuvent être mis en usage que contre les cancers

offrant peu de surface et suseptibles d'être enlevés totalement : c'est pourquoi on peut les employer avec succès contre les ulcères cancéreux de peu d'étendue. La pâte arsénicale de *Rousselot*, modifiée par le professeur *Dubois*, dans les différentes proportions des substances qui la composent, est un caustique dont on fait fréquemment usage. Il suffit d'en appliquer sur les ulcères cancéreux une légère couche; il en résulte une escharre qui tombe après un laps de temps variable. La chute de l'escharre laisse à découvert une plaie simple qui guérit comme les plaies qui suppurent. M. *Récamier* se sert avec avantage d'un autre caustique (le nitrate acide de mercure); ce praticien porte ce caustique sur le col de l'utérus, dans le cas où cet organe est affecté de cancer : il dit s'en être servi avec succès.

Enfin, lorsqu'on a essayé de tous les moyens que nous avons mentionnés jusqu'ici sans résultat satisfaisant, et même avant d'avoir tenté chacun en particulier, le plus efficace et le plus sûr c'est, certainement, l'extirpation du mal. Cette méthode de traitement est la plus sage, lorsque la maladie est accessible aux secours de la chirurgie; ainsi donc, lorsque le cancer est à sa première période, lorsque la tumeur est mobile, les parties voisines saines, le sujet d'une bonne constitution, il est rationnel d'en faire l'extirpation, l'on a dans ces cas toutes les chances possibles de succès. Mais il n'en est pas de même lorsque la maladie est arrivée à la deuxième période, lorsqu'elle offre un état de ramollissement plus ou moins considérable; lorsque des douleurs lancinantes se font sentir dans la tumeur, que les glandes lymphatiques qui l'avoisinent sont engorgées, que des veines variqueuses existent dans ses environs, que la peau de tout le corps présente une couleur jaune-paille, que les digestions se ressentent de l'influence de la maladie; alors les chances favorables sont beaucoup moindres, et il est à redouter qu'après l'opération la maladie vienne à se reproduire.

Quoi qu'il en soit, on doit toujours mettre ce moyen en usage toutes les fois que l'on voit la possibilité de l'exécuter, on a au moins

encore l'espérance d'abréger les douleurs des malades et de prolonger pendant quelque temps leur existence.

Lorsqu'on a fait cette opération, dont l'exécution est variable pour les différens cas, on doit prescrire aux malades un régime adoucissant, et les mettre dans les conditions hygiéniques les plus favorables au succès de l'opération.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Quibus occulti cancri fiunt eos non curare meliùs est, curati enim citò pereunt. *Sect.* 4, *aph.* 38.

II.

Si quis sanguinem mingat, et grumos, et urinæ, stillicidium habeat, et dolor incidat ad imum ventrem et perinæum, partes circà vesicam laborant. *Ibid.*, *aph.* 80.

III.

Si quis sanguinem aut pus mingat, renum aut vesicæ exulcerationem significat. *Ibid.*, *aph.* 75.

IV.

In bubonibus febres omnes malæ, præter ephemeras. *Ibid.*, *aph* 55.

V.

Quibus in febre ad dentes viscosa circumnascuntur, his febres fiunt vehementiores. *Ibid.*, *aph.* 53.